

Identité personnelle et culturelle dans une perspective de mondialisation*

VENANT CAUCHY

1. Identité personnelle

L'identité personnelle consiste en tous ces caractères en vertu desquels je suis le même être depuis ma venue dans ce monde, à travers l'espace où je me suis déplacé et le temps où je vis et où j'ai vécu, percevant le monde, ses changements, ses rapports à lui, le groupe humain où j'ai vécu, avec sa langue et ses autres modes de communication, tout le monde de culture, avec ses particularités et ses richesses, ses formes d'échanges internes et externes, la famille où j'ai commencé d'être, où mes capacités et facultés se sont développées. Chaque personne, comme il se doit, croît dans une partie du monde façonnée par une nature douce, dure ou tempérée, au sein d'une temporalité dont certains aspects ont été marqués par une langue riche non seulement de sa représentation du monde, mais aussi par les mythes, la religiosité et l'inventivité politique et sociale, les avancées technologiques, les systèmes d'échanges commerciaux. Ce qui caractérise la personne humaine, c'est sa créativité intellectuelle et esthétique, son invention de moyens nouveaux de se situer dans un monde soutenable, de l'utiliser avec modération. Mais au fond de tout cela, au cœur de la vie humaine, il y a une propriété primordiale, la liberté. L'humain est libre de ses choix, tout ce qui fait obstacle à cette libre détermination fait obstacle

* Venant Cauchy (1924-2008), cofondateur de la revue *Dialogue*, en a été le co-directeur de sa fondation en 1961 jusqu'en 1974. Ce texte, publié à titre posthume, est celui d'une communication présentée au congrès de l'Association des sociétés de langue française (Budapest, 2006).

Dialogue XLVII (2008), 421-24

© 2008 Canadian Philosophical Association / Association canadienne de philosophie

à l'humain. Voilà pourquoi l'essentiel humain au plan philosophique doit s'affranchir de tout impérialisme comme moyen de contrainte et de manipulation et favoriser la démocratie comme rapport de l'humain à ses sources profondes, comme expression de ses besoins et de ses libertés fondamentales. C'est en vertu de cela que se forment à partir de l'identité personnelle les identités culturelles comme terreau de la vie et de l'identité personnelle.

Me référant aux grandes doctrines présocratiques, celles plus souvent négligées qu'intégrées à notre réflexion, je pense notamment à celle d'Empédocle, il me revient à la mémoire ces immenses tourbillons imaginés à l'origine des choses de ce monde, avec les quatre éléments (terre, eau, air, feu) entraînés dans un vortex de forces élémentaires d'une extrême violence qui nous fait penser au *big bang* de la physique moderne, mais tout de même régi par un principe d'ordre et d'harmonie, la *philotês*, qui réagit aux forces de dispersion pour ramener dans la normalité les dérives monstrueuses de la haine et de la guerre.

L'expansion des groupes humains constitue un ensemble de familles de plus en plus aptes à répondre aux exigences de l'esprit (prise en compte du monde et de la diversité qui nous englobe), les concepts et les sciences qui les formulent, la liberté qui influe sur notre action humaine, sur nous-mêmes et sur nos semblables, sur la nature et sur la culture à laquelle nous contribuons, sa dignité — mais ce n'est peut-être pas le terme qui convient — qui finit par empiéter sur les frontières des autres cultures. C'est ici, n'est-ce pas, que les confrontations doivent céder le pas à des apports possibles des autres cultures à la nôtre, pourvu que nous n'y répondions pas par la répression, le refus, la haine, la guerre. C'est vraisemblablement de cette manière que nous encourageons l'expression de la raison intelligente et de la liberté de choix, pour ne pas sombrer dans les affres de l'étroitesse d'esprit, de la domination des autres personnes et cultures, dans l'instrumentalisation inconsciente de la raison subordonnée à des finalités qui en sont indignes.

C'est ainsi que l'identité personnelle vise à s'émanciper et à s'épanouir dans des formes de rapports entre cultures et nations que nous appelons d'un nom nouveau, la mondialisation.

2. Identité culturelle

L'identité culturelle, tout en étant moins rigoureuse que l'identité personnelle, se traduit par un ensemble de caractéristiques propres aux personnes et à leurs multiples potentialités. Issues des personnes mêmes, elles prennent de l'expansion selon des modalités qui se rapprochent de celles que posait notamment Thomas Malthus dans son livre intitulé *Le Principe du contrôle de la population*. En conformité avec la dynamique décrite en gros par Malthus, les diverses identités culturelles ont tôt fait d'atteindre et de dépasser les frontières spatiales auxquelles elles peuvent prétendre. Elles

en arrivent à provoquer des frictions qui aboutissent à des guerres. Je m'étonne que des praticiens de l'instrumentalisation de la raison aux XVII^e et XVIII^e siècles, comme Darwin ou des économistes néo-libéraux, se réclament souvent du *Principe du contrôle de la population*, car, à moi du moins, il me semble fonder son hypothèse sur une mathématique plutôt rudimentaire et une théologie un peu simpliste... (Mais ce sont là des sujets qui exigeraient de plus longs développements à propos de cette période de la pensée scientifique, philosophique et politique.)

L'avancée culturelle aboutit ainsi à ce qu'on a appelé «une instrumentalisation de la raison». D'abord vouée à l'entente et à l'harmonie, la raison instrumentalisée tend, face à l'altérité culturelle, à la haine, à la destruction. La raison devient ainsi, en contradiction avec elle-même, un moyen de domination et d'impérialisme. Une seconde forme de cette instrumentalisation vise à privilégier au mépris de l'humain des activités sans doute importantes, mais qui sont loin de satisfaire aux normes d'une libre rationalité. J'en nommerai quelques-unes dans lesquelles la raison se trouve réduite à n'être qu'un instrument d'autre chose, je veux dire de la richesse matérielle et du pouvoir. Dans un monde en proie à la maladie et à la famine, d'énormes fortunes s'accumulent dans les mains de certains individus. Qu'on pense à Bill Gates et à son ami qui viennent de mettre en place un fonds de 75 milliards de dollars. Une aberration qui suscite une réflexion sur la rationalité humaine à notre époque, tout comme l'exemple de la famille Walton, propriétaire de Walmart, constituée de deux parents et de trois enfants, qui possède à elle seule quelque 90 milliards répartis en cinq lots de 17 milliards 100 millions chacun. La revue *Forbes* publie une liste annuelle des cinquante plus grandes fortunes du monde à laquelle s'ajoutent plusieurs milliardaires chaque année. La raison en est à ce point violée dans ses exigences minimales que ces quelques grandes fortunes ou accumulations de richesses dépassent en ampleur la presque totalité de l'avoir ou du produit national brut (PNB) de nombreux pays du monde. En comparaison du PNB de nombreux pays d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud, une seule grande fortune *Forbes* peut correspondre à l'avoir de quelque 10 millions de citoyens des pays les plus pauvres de la terre. Pensons aussi à M. Bush qui se demandait récemment s'il ne faudrait pas trouver un autre nom que superpuissance pour désigner le pouvoir de son pays et qui proposait sans hésitation celui d'hyperpuissance. C'est là, peut-être, une forme encore plus répandue d'instrumentalisation et de corruption de la raison. Un dernier exemple du détournement de la raison par son instrumentalisation, celui de la bombe atomique : le président Truman rendit grâce à Dieu de lui avoir donné la bombe atomique au moment où il la fit lancer sur Hiroshima et Nagasaki. L'Inde, l'un des pays les plus pauvres de la terre, a pourtant accumulé assez de richesses pour construire sa bombe atomique dont elle en tire une grande fierté, tandis que le Pakistan, la France et l'Angleterre l'ont déjà, mais on

s'indigne que les Iraniens veulent en fabriquer une. L'hyperpuissance, elle, veut son bouclier antiatomique pour faire échec aux bombes dont les autres pourraient vouloir la gratifier. Tout ça n'est pas rationnel en un siècle si conscient de sa rationalité. La raison n'est pas faite pour accumuler des biens matériels. Si sa finalité nouvelle est d'accumuler des biens ou de servir des visées de domination, elle n'est plus la raison. Nous voyons souvent les deux derniers siècles comme des siècles de lumières, avec le darwinisme qui préconisait la survie du plus fort, un théoricien de l'impérialisme qui déclarait n'avoir pas de pitié pour les peuples autochtones d'Australie, des Amériques ou d'ailleurs. Un important chef d'État de notre passé récent ne proclamait-il pas par ses mots et par ses actes que «le conflit est le père de toutes choses. En fin de compte, le combat, souvent si dur, tue toute pitié» (Hitler).

On se rappellera, enfin, le mythe de Midas qui, ayant favorisé dans un concours le dieu Apollon, se vit récompenser par celui-ci en obtenant que son vœu le plus cher soit exaucé. Il souhaitait que tout ce qu'il touchait se transformât en or. Ce qu'il touchait — eau, nourriture, etc. — se transformait en or, mais évidemment il ne put survivre. Ce que Midas demandait était irrationnel et conduisait à sa destruction. L'irrationalité de l'accumulation des richesses est ainsi dénoncée dans ce mythe, récit symbolique qui montre bien que ce qui se pose en contradiction avec la raison aboutit à la destruction de l'humanité.

Or, aux confins des cultures du monde, là où elles se rencontrent et devraient s'interpénétrer, se renforcer, se sécuriser dans la *philotês* et l'amitié empédocléennes, elles cherchent des techniques de plus en plus efficaces pour s'autodétruire dans cette sorte de surgissement de l'horreur que nos amis américains désignent par une expression des plus appropriées, MAD, Mutual Atomic Destruction, si vous me permettez ici cette malencontreuse dérogation à la qualité *francophonique* de ce congrès. Pussions-nous déceler suffisamment le germe d'amour qu'enferment et exigent la raison et la lumière, devrais-je dire les Lumières, pour que plus jamais on n'ose remercier la divinité, comme le fit le président Truman après l'hécatombe d'Hiroshima et de Nagasaki, d'avoir mis entre ses mains, et non entre celles de ses ennemis, la puissance destructrice de l'atome...